

Avant l'exode

Daniel Grenier

Number 143, November 2014

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grenier, D. (2014). Avant l'exode. *Moebius*, (143), 59–66.

DANIEL GRENIER

Avant l'exode

New Echota, Géorgie, septembre 1837

Les armes confisquées aux hommes et aux adolescents de la nation cherokee étaient empilées dans une des maisons du major Ridge, à qui on n'avait pas demandé la permission. Comptabilisées rapidement, elles étaient là, les canons longs dans une pile, les pistolets dans une autre, pour être redistribuées à la milice privée qui accompagnerait l'armée au cours du déplacement de masse du début de l'année prochaine. C'était une mesure de protection pour les Indiens comme pour les pionniers, les fermiers et les soldats. Ça se ferait de façon civilisée, personne n'en doutait, même pas les chamans.

Les armes attendaient d'être distribuées, dans une maison à quelques kilomètres au sud de New Echota, capitale de la nation cherokee. Quelqu'un s'occupait de les garder et de les protéger contre une éventuelle insurrection des Indiens, mais on savait qu'on pouvait compter sur la collaboration du major, signataire principal du récent traité avec l'ex-président Andrew Jackson, et celle des autres chefs d'envergure. On n'avait pas peur des sauvages, on savait qu'ils s'entretueraient si un des leurs venait à mettre en danger la sécurité des familles. La semaine précédente, trois hommes avaient été retrouvés morts parce qu'ils avaient décrié publiquement le traité de déplacement vers l'ouest. Quelqu'un de furtif leur avait tranché la gorge durant leur sommeil.

Le major Ridge, qui avait déjà émigré avec sa famille à l'est de l'Oklahoma sur les terres allouées aux Cherokees, n'avait aucune idée de ce qui se tramait en son nom, mais ça ne changerait rien au bout du compte. Il continuait

à avoir confiance en la bonne foi des parties impliquées, à faire écrire des missives tentant de convaincre les récalcitrants de venir les rejoindre de l'autre côté des montagnes, *in the land of milk and honey*. Là-bas, le climat était bon, les terres généreuses, il y avait du bétail et des troupeaux sauvages. Là-bas, les Américains laisseraient enfin les Cherokees vivre en paix, jamais les États-Unis ne s'étendraient jusqu'aux confins des territoires, c'était inconcevable. Et le père Jackson, comme il l'appelait encore, qui avait maintes fois prouvé qu'il était un homme de parole, le leur avait promis: les Cherokees seraient libres là-bas, par-delà le Mississippi, par-delà l'Arkansas, les terres consenties de bonne foi par les Américains ne leur seraient jamais enlevées, ne seraient jamais envahies par les Blancs. Il y avait de la place pour tout le monde sur cette plaine infinie, ça s'étendait à perte de vue, le paysage en canyons et les perspectives bien droites.

Un seul garde de l'armée était posté à la maison de Ridge, où il pouvait compter sur l'assistance de la trentaine d'esclaves africains du major si un ou deux inconscients décidaient de se révolter. La nuit était calme, on avait tué une des dernières vaches durant l'après-midi, pour nourrir les troupes qui n'allaient pas tarder à arriver, dépêchées de West Point. On avait donné huit ans aux Indiens pour quitter de leur plein gré, et l'armée se préparait maintenant à les évacuer. Les rumeurs circulaient, les gens commençaient à parler d'une longue marche forcée qui se tiendrait quelque part en février ou en mars. À New Echota, les assemblées des chefs Cherokees étaient houleuses, pleines d'amertume et de rancœur, des clans se formaient, mais la dissension n'était pas encouragée. Si un des chefs avait parlé fort, plus haut que les autres, il s'excusait avant que l'assemblée soit terminée et chacun rentrait chez soi en ravalant sa colère. Il fallait sauvegarder les apparences et prouver aux Américains que les Cherokees savaient s'entendre. Ici, sur l'immense ferme désertée depuis des mois par le major, il n'y avait plus que quelques bêtes et des dizaines d'armes à feu. Une ou deux bicoques de colons avaient poussé dans la plaine, déjà. On distillait de l'alcool, on construisait des clôtures pour éloigner les coyotes. Dans la nuit on pouvait voir de minuscules lumières scintiller.

Trois ans auparavant, durant une journée comme les autres, quelqu'un avait trouvé une pépite dans le flanc d'une des montagnes ou dans le lit d'une des rivières et il l'avait rapportée en ville pour la faire évaluer. Il avait dit, en arrivant au bar où il avait payé une tournée, et les suivantes, probablement avec humour, un grand sourire sans dents sur les lèvres, qu'à partir de maintenant, les Peaux-Rouges allaient devoir faire de la place, parce que les hommes blancs arrivaient : il y avait de l'or dans le ventre des Appalaches. Dès le lendemain les ventes de tamis et de matériel d'excavation avaient explosé.

Aimé Bolduc était le dernier maillon d'une chaîne complexe d'opérateurs qui commençait sur la rive sud du Saint-Laurent, dans les environs de Saint-Jean, et qui se déployait de façon tentaculaire jusqu'en Géorgie et en Alabama. Un certain Arthur Pothier, docteur et notaire, l'avait engagé. Il savait qu'il devait livrer les armes à un jésuite en périphérie de Chattanooga, le reste ne le préoccupait pas. Il n'avait jamais rencontré Pothier, leurs échanges s'étaient déroulés par missives ultrasecrètes, alors qu'il se trouvait dans les environs de Boston, cherchant des sensations fortes. Intuitivement, il savait que les armes serviraient à préparer l'insurrection imminente au Bas-Canada, mais il n'avait jamais traité avec qui que ce soit qui se serait réclamé ouvertement de la Société des Fils de la Liberté. Son nom circulait dans certains milieux : il était fiable, téméraire, et ne posait pas de questions. Il avait de l'expérience. Aimé n'était qu'un maillon, probablement le dernier, ou le premier, d'une longue chaîne d'influence et de contacts qui cherchaient à armer les rebelles par tous les moyens possibles. Pendant que Louis-Joseph Papineau tentait de convaincre Martin Van Buren, fraîchement assermenté, d'appuyer le Parti Patriotes si les pourparlers avec la couronne britannique venaient à s'envenimer, d'autres réseaux s'étaient mis à s'organiser. Le nom d'Aimé circulait, c'était un jeune homme sur qui on pouvait compter, un homme d'honneur malgré ses activités mercenaires. Il connaissait bien l'est des États-Unis, le long de la cordillère des Appalaches, il connaissait plusieurs personnes d'intérêt et on avait entendu dire qu'il ne craignait rien.

Sortant de sa cachette sous les épines, Aimé s'est infiltré sur la propriété sans se faire remarquer, éclairé dans le dos par une lumière lunaire indécise et laiteuse. La surveillance était pratiquement inexistante. Des nuages circulaient lentement dans le ciel, masquant certaines étoiles avant les autres, et accentuant l'effet de courbe de l'horizon. Il s'est avancé rapidement sur l'herbe coupée et ensuite sur un chemin entre deux collines de peu d'envergure et la maison est apparue dans son champ de vision. À sa hanche il traînait un couteau ; il le touchait avec ses doigts en s'approchant des fenêtres de la grande véranda virginienne qui faisait le tour de la maison du major. Il a regardé à l'intérieur par une fenêtre du rez-de-chaussée, celle d'une sorte de boudoir, bien meublé, faiblement éclairé, où somnolait un jeune soldat engoncé dans un uniforme sale, étendu sur un récamier. La lueur des chandelles, posées sur une table à proximité, vacillait avec sa respiration. Aimé a fait le tour de la maison pour vérifier qu'il était bien seul, pour s'assurer de la véracité des informations reçues. Loin, à gauche de la demeure élégante, construite sur deux étages, se trouvaient les cases où vivaient les esclaves. Aucune lumière ne venait de ce côté, mais Aimé connaissait leur emplacement et les allées et venues qui s'arrêtaient totalement après la tombée de la nuit. Il s'est approché de la porte d'entrée et s'est glissé à l'intérieur, sans bruit, sans hésiter. La moustiquaire n'a pas craqué, ses mouvements étaient secs, précis et professionnels. On aurait dit qu'il faisait ça depuis longtemps, qu'il l'avait fait souvent, dans des circonstances diverses, qui demandaient toutes un contrôle aiguisé du corps et des membres.

Pour atteindre la pièce où se trouvaient les fusils, il a longé le couloir en marchant sur le tapis déroulé sur plusieurs mètres devant lui. Les murs rapprochés du couloir étaient peints en blanc et des enjolivures ornaient les poutres de soutien au plafond. Aucune trace de la culture cherokee n'était visible dans les chandeliers ni dans les bols d'eau fraîche disposés sur une longue étagère encastrée. En jetant un œil dans le boudoir par la porte à sa gauche, Aimé a vu la tête du chevreuil au mur du fond mais il n'a pas pu voir celle de l'ours qui lui faisait face et la regardait dans les yeux. Le soldat dormait, il était presque quatre

heures du matin. En sortant, Aimé attraperait son fusil également, peut-être le garderait-il pour lui.

Les armes confisquées aux hommes de la nation cherokee étaient empilées dans une pièce du fond, sorte de réduit qui n'avait pas le lustre du reste de la maison. On avait déposé les fusils le long d'un mur en lattes de bois grossières et les pistolets sur le sol. L'obscurité était presque totale, il se servait de ses mains pour s'orienter, lentement mais avec assurance. On aurait dit qu'il était déjà venu ici. Ses mains se déplaçaient sur les murs comme des pulsations rythmées et assurées. Aimé a déroulé par terre un grand sac de jute dans lequel il a commencé à transférer les fusils. Ça deviendrait lourd très vite, mais il avait promis une certaine quantité et n'aurait pas à les traîner sur une trop grande distance. L'important, c'était que la courroie de cuir qui formait la bandoulière ne se brise pas. Aimé a pensé qu'il n'hésiterait pas à trancher la gorge du jeune soldat s'il le surprenait, s'il tentait de sonner l'alarme ou d'appeler à l'aide. Il n'avait jamais tué personne, c'était quelque chose qu'il n'avait pas encore vécu, une sensation qui lui était encore inconnue. C'était possible de vivre aussi longtemps, de sortir de l'adolescence et de ne tuer personne. Il n'avait jamais tué qui que ce soit, mais il savait qu'il n'hésiterait pas : ça serait un mouvement parmi les autres, un geste claquant au milieu d'une longue série, un geste nouveau, inédit, mais emmagasiné dans le bagage collectif qu'il traînait avec lui, sur sa hanche, quelque part dans le couteau de chasse pendant dans son étui de cuir retourné.

Il travaillait vite, ne ressentait pas la peur. Il ne s'arrêtait pas au moindre craquement de la maison, des murs, des embrasures, il saurait reconnaître la différence dans le son si le soldat venait à se réveiller, une sorte de langueur délibérée, humaine, dans les vibrations. Son sac plein, il a tiré les cordes pour refermer l'encolure et se l'est passé sur l'épaule. Ça pesait des dizaines de kilos et Aimé s'est affaissé un peu sous le poids, en sentant un bout de métal lui pousser dans le dos, entre deux vertèbres. Il est sorti de la pièce froide et noire et s'est dirigé vers la porte d'entrée. Il est revenu sur ses pas et a furtivement traversé le corridor une seconde fois pour monter à l'étage. La

porte de la chambre des maîtres était entrouverte, laissée à moitié fermée depuis le départ du major et de sa famille. Aimé l'a poussée avec ses doigts tendus. Les lumières distantes de la nuit pas encore civilisée pénétraient par la grande fenêtre. Une peau d'animal servait de tapis au pied du lit. La pièce respirait la présence humaine, comme si les habitants venaient de quitter, à peine cinq minutes auparavant. Le baldaquin élégant flottait dans le souffle subtil qu'Aimé avait créé en poussant sur la porte. Après quelques secondes où il avait eu l'impression qu'un spectre fluorescent s'évadait à travers la vitre fermée, sans la fracasser, en passant au travers, il s'est avancé vers le grand chiffonnier d'acajou et a dérobé des objets précieux, quelques bibelots, des bijoux, et un capteur de rêve qu'il allait pouvoir revendre en ville.

En repassant près du jeune soldat, sans le mépriser pour son sommeil, il lui a volé son pistolet, comme prévu. Aimé ne ressentait aucun mépris, il trouvait qu'ils se ressemblaient, par leur visage et leur manière de profiter d'un moment de calme avant le déclenchement des hostilités. Il savait qu'à cause de lui, ce jeune homme perdrait probablement son poste et sa pitance. Il serait accusé formellement de négligence par ses supérieurs. Il finirait quelque part dans une allée de Savannah, oublié, gisant dans sa pisse, avalé par une dernière lampée d'alcool frelaté. Aimé s'est demandé ce que ça voulait dire, être un bon soldat, si le jeune homme qu'il avait devant lui aimait son pays au point de vouloir en porter les couleurs au quotidien. Il se demandait quelle était la différence entre porter les couleurs d'un pays, porter une arme réglementée, des galons, rêver à l'avancement d'une nation, ou à son avènement, et agir pour soi, dans l'obscurité, sans se faire remarquer jamais. Ça a duré une fraction de secondes, cet échange intime, à sens unique, entre Aimé et le soldat endormi.

Tout de suite après, il est sorti de la maison du major Ridge et s'est mis à courir dans la nuit. Les fusils s'entrechoquaient et le cliquetis rythmé du métal et du bois le rendait nerveux. Il courait en ligne droite, et en contrebas il a commencé à apercevoir dans le noir les cases, éteintes depuis plusieurs heures, et pour quelques heures encore.

Il a traversé le champ de coton laissé à l'abandon depuis plusieurs mois et avait presque atteint les collines quand il a entendu du bruit, une branche cassée, qui a résonné dans le vide de la propriété abandonnée. Aimé s'est arrêté, un homme noir de grande taille, besace à l'épaule, gourde à la main, les vêtements foncés, déchirés, se tenait sur le chemin, à un ou deux pas de lui. Des gouttes d'eau tombaient de la gourde. Il était presque invisible, se fondait dans l'obscurité. La seule chose qu'Aimé distinguait nettement, c'était le rose de l'intérieur de ses lèvres, et le blanc grisâtre entourant ses iris. Ils se sont regardés en silence. Aimé a déplacé lentement sa main droite vers le manche du couteau de chasse à sa taille et a tendu les muscles du haut de son corps. L'autre l'a regardé faire, respirant par sa bouche ouverte, une expression neutre sur le visage, entre le bâillement, la souffrance réprimée et l'indifférence, comme un long début d'éternuement qui ne viendrait jamais. Lentement, il s'est écarté du chemin, ses deux pieds nus de deux couleurs se déplaçant sur le sol en raclant la terre sèche et soulevant des particules de sable invisibles. Retirant sa main du couteau, soulevant les paumes en signe de bonne foi, Aimé est passé à côté de l'homme noir, qui ne portait aucune chaîne aux chevilles ni au cou, mais qui avait une cicatrice épaisse et rugueuse le long de la joue. Ils ne se sont rien dit. Aimé ne savait pas quoi dire à un esclave, même pas merci, c'était inconcevable, même en essayant. Il a remarqué la cicatrice boursoufflée qui a laissé une marque dans son imagination et il est reparti en courant, vers les cimes des arbres qui lui bloquaient la vue des étoiles et derrière lesquelles la lune était en train de disparaître.

Aimé avait laissé son cheval et sa petite carriole dans la forêt dense près des berges de l'Oostanaula. Il faisait plus ou moins attention à ne pas reprendre le même chemin qu'à l'arrivée. Il a lancé le sac dans la carriole et a attrapé les rênes en sautant sur le siège. Chattanooga était juste au-delà de la frontière de l'État, à quelques dizaines de milles au nord, le long de la rivière. Il savait que les Indiens de la nation cherokee n'auraient aucune difficulté à retracer sa piste, les indices étant nombreux, mais il savait aussi que personne ne leur demanderait de le faire.

Quelques semaines plus tard, dans un champ en bordure du Richelieu, à l'ombre du mont Saint-Hilaire, un groupe de quatre habitants choisis par Maître Pothier pour leur discrétion a découvert une malle contenant onze carabines Springer datant de la guerre de 1812, vingt-deux pistolets Deringer de calibre .50 en mauvais état et plusieurs bijoux de métal ayant appartenu à Susanna Wickett, la femme sang-mêlé du major Ridge, qui les avait abandonnés derrière elle. Elle n'en aurait pas besoin, en Oklahoma, où une vieille femme tranquille et prospère l'attendait. Ici, dans le Nord, en prévision de la bataille qui aurait peut-être lieu à Saint-Denis, ou ailleurs, on pourrait les fondre pour en faire des balles.